sur les éléments paratextuels qui accompagnent les textes (gloses, rubriques, prologues, épilogues) ; sur l'iconographie, qui influence aussi la lecture ; sur les signes de propriété et de lecture, qui renseignent sur les lecteurs et sur la façon dont les œuvres étaient lues ; et enfin sur l'architecture même de certains manuscrits, qui fonctionnent comme des recueils et orientent ainsi la lecture.

Il serait trop long, dans le cadre de ce compte rendu, de donner le détail des vingt-quatre articles, mais il est important de souligner l'ampleur géographique et linguistique de l'ensemble : sont étudiés des textes en grec (contribution de Corinne Jouanno), en latin (Alexandru Cizek, Jean-Yves Tilliette), en français (Hélène Bellon-Méguelle, Mark Cruse, Catherine Gaullier-Bougassas, Anne-Marie Legaré, Maud Pérez-Simon, Valérie Ruf-Fraissinet, Anne Salamon, Alison Stones), en espagnol (Amaia Arizaleta et Rosa María Rodríguez Porto, Rafael Beltrán, Hugo O. Bizzarri), y compris en *aljamiado*, dialecte roman hispanique écrit en caractères arabes (Émilie Picherot), en italien (Corrado Bologna, Giovanni Borriero, Michele Campopiano), en allemand (Christophe Thierry), en anglais (Margaret Bridges), en néerlandais (Klara H. Broekhuijsen), en polonais (Aleksandra Klęczar), en russe (Elena Koroleva) et en arménien (Edda Vardanyan).

Par-delà le thème général, il est toujours intéressant, quand on lit un ouvrage collectif, de repérer des échos, parfois inattendus, entre différentes contributions. Plusieurs études (comme celles de H.O. Bizzarri, K.H. Broekhuijsen, C. Gaullier-Bougassas ou E. Vardanyan) montrent comment le personnage d'Alexandre fut christianisé (voir aussi l'introduction de C. Gaullier-Bougassas, p. 11-12) ; il n'en est que plus intéressant de découvrir un Alexandre musulman et anti-chrétien (dans le *Rrekontamiento del rrey Ališand*^{e}*re*, texte morisque analysé par É. Picherot). Le mythe d'Alexandre fut aussi exploité dans un sens nationaliste : C. Jouanno montre que le texte du manuscrit J de la recension ζ du Pseudo-Callisthène, copié au moment où la Grèce était sous domination ottomane, propose une version antiturque des aventures d'Alexandre ; on trouve la même dimension nationaliste – et anti-ottomane de surcroît, ce qui rend la comparaison encore plus évidente – dans les manuscrits arméniens du *Roman d'Alexandre* qui datent du xvii^{e} siècle (E. Vardanyan).

Chaque lecteur s'amusera ainsi à découvrir d'autres preuves de l'extraordinaire malléabilité de la matière d'Alexandre. En tout cas, la recherche dans ce domaine est loin d'être close : à la fin de l'introduction générale (p. 29), C. Gaullier-Bougassas ne mentionne pas moins de douze projets d'édition en cours.

Jacques Elfassi.

Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Dion Cassius, *Histoire romaine, livre 53* (C.U.F.), texte établi par Marion Bellissime, traduit et commenté par Marion Bellissime et Frédéric Hurlet : Paris, Les Belles Lettres, 2018, lxxxix et 112 pages.

La Collection des Universités de France est désormais enrichie d'un nouveau tome de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius et non des moins intéressants. En effet, ce livre 53 appartient aux livres augustéens (51-56) et couvre la période qui va de 28 à 23 avant J.-C. Il est consacré essentiellement à l'analyse de la mise en place

du nouveau régime, analyse qui prend diverses formes puisqu'au-delà du récit purement narratif des réformes fondamentales de 27, Dion Cassius met en scène Auguste en reconstituant son discours au Sénat et intervient en portant des jugements personnels notamment sur l'hypocrisie d'Auguste.

Ce livre est une source essentielle pour notre connaissance des fondements du principat, que Dion appelle « monarchie » (cf. p. XXVII-XXVIII), c'est-à-dire un terme technique propre à définir le nouveau régime. En effet, le livre 53 est au cœur de l'analyse très fine de l'historien concernant la fin de la république et le passage progressif au régime impérial, tant sur le plan des institutions que sur celui des pouvoirs réels du prince, notamment par exemple le « mythe » de la *respublica restituta* (cf. p. XXII-XXIV), expression dans laquelle on peut se demander si *restituere* signifie « rendre » ou « rétablir », ou encore le renoncement au consulat au profit de la puissance tribunicienne à vie (53, 32, 3 et p. LIV). Dion Cassius se plaît aussi à souligner le rôle joué par Agrippa aux côtés d'Auguste (cf. p. XXXII-XXXIV) et le modèle parfait de conseiller du Prince qu'il représente.

Frédéric HURLET, spécialiste de toutes ces questions, apporte un commentaire historique fourni et très documenté, non seulement dans l'introduction, mais aussi dans les notes, comme en témoignent par exemple les notes 4, 55, 88, 114, 118 ou encore 142.

Quant à l'établissement du texte, il est minutieusement justifié p. LXXVIII-LXXXVI par Marion BELLISSIME et s'appuie sur la tradition manuscrite de quatre textes (copiés entre le IX^e^ et le XV^e^ siècle) ainsi que la tradition indirecte, celle des résumés de Xiphilin et Zonaras ainsi que des *testimonia*, notamment cinq extraits du *de virtutibus et vitiis* du X^e^ siècle.

Les remarques linguistiques sont particulièrement pertinentes puisque Dion traduit en grec des notions typiquement romaines et s'efforce par-là de les expliquer à un public hellénophone. On se reportera par exemple aux notes 2 (sur *archè*), 52, 115 (sur le nom d'Auguste) ou encore 136. Une abondante bibliographie complète l'introduction (p. LVII-LXXVI). Trois *indices* et une carte terminent le volume.

La traduction est élégante et d'une lecture agréable, ce qui permet au lecteur intéressé par l'instauration du Principat et à l'ébauche d'une « constitution augustéenne » d'accéder à cette source majeure.

Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND.

JUSTIN, *Abrégé des* Histoires Philippiques *de Trogue Pompée*, t. II : Livres XI-XXIII, texte établi, traduit et commenté par Bernard MINEO, notes historiques par Giuseppe ZECCHINI (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2018, X et 280 pages.

L'édition de l'*Abrégé des* Histoires Philippiques *de Trogue Pompée* de Justin dans la Collection des Universités de France par Bernard MINEO et G. ZECCHINI se poursuit sur un rythme soutenu. Deux ans après la publication du tome I, dont la *R.E.L.* a rendu compte dans le numéro 95 (2017, p. 253-254), le tome II vient de paraître. La répartition des tâches est la même que pour le volume précédent : l'établissement du texte, la traduction et la rédaction de quelques notes complémentaires, essentiellement situées en bas de page et très peu nombreuses, sont dues à Bernard MINEO, la rédaction de copieuses notes historiques rejetées en fin de volume à Giuseppe ZECCHINI.

Alors que le tome I (livres I-X) s'est achevé avec l'histoire des Achéménides, d'Artaxerxès à Darius III Codoman, le tome II (livres XI-XXIII) couvre la période

qui s'étend de l'accession au trône d'Alexandre le Grand aux débuts de Hiéron II de Syracuse. Outre l'époque d'Alexandre le Grand (l. XI-XII), Justin présente dans cette partie de l'*Abrégé* l'histoire des Diadoques jusqu'à la bataille de Corupedium en 281 (l. XIII-XVII), l'expédition de Pyrrhus en Italie et en Sicile (l. XVII-XVIII), les origines de Carthage et ses tentatives de conquérir la Sicile (XVIII,3-XIX), ainsi que l'histoire des tyrans de Sicile, depuis Denys l'Ancien jusqu'à l'avènement de Hiéron en 275 (XX-XXIII).

Le volume doit être considéré en fait comme une continuation pure et simple du tome I : il ne comprend pas de notice spécifique ; après le *conspectus siglorum* et la liste des abréviations des auteurs des *emendationes* et des éditions utilisées dans l'apparat (p. VII-X), on est plongé directement dans le texte. Le lecteur aura avantage, pour avoir un aperçu du contenu et des sources de ces treize livres, à se reporter aux notes de Giuseppe Zecchini, puisque ce dernier, avant de commenter chaque livre, en indique le sommaire et les sources. La consultation des *Prologues* de chacun des livres des *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée, intégralement reproduits dans le tome I (p. 1-21, plus précisément p. 6-11 pour les livres qui nous occupent), sera également de la plus grande utilité : elle permet de voir le rapport de Justin avec son modèle, bien souligné dans les notes de Giuseppe Zecchini.

Pour le reste, les remarques que nous avions formulées dans le compte-rendu du tome I restent d'actualité : choix judicieux en matière de leçons ou d'*emendationes* pour ce qui est du texte, établi à partir de dix-sept manuscrits, dont dix systématiquement cités dans l'apparat ; apparat sobre et lisible ; notes historiques remarquables de par leur richesse et leur degré de précision. On pourra simplement se demander si les notes de Bernard Mineo et de Giuseppe Zecchini n'auraient pas gagné à être confondues, évitant ainsi certaines répétitions (exemples : les sources pour le récit de l'assassinat de Clitos le Noir, p. 32 n. 4 et p. 175 n. 95 ; l'insistance sur la *moderatio* de Ptolémée, p. 71 n. 1 et p. 203 n. 188), voire contradictions (exemple : p. 2 n. 5 et p. 150 n. 9 à propos d'une comparaison avec Diodore XVII, 2, 1).

La bibliographie, placée cette fois-ci en fin de volume, et un index complètent avec bonheur l'ouvrage, tout comme c'était déjà le cas pour le tome I. Une excellente édition donc. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'elle se poursuive à la même cadence que pour les volumes déjà parus.

Martine Chassignet.

Arnobe, *Contre les gentils (Contre les païens)*, livre II. Texte établi, traduit et commenté par Mireille Armisen-Marchetti (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2018, xlvii et 302 pages.

Voici, trente-six ans après son livre I, publié en 1982 dans la CUF par Henri Le Bonniec, le livre II du long traité d'Arnobe *Contre les gentils* (ici doté, comme pour les livres III en 2007 puis VI-VII en 2010, d'un sous-titre aujourd'hui plus parlant, *Contre les païens*) ; il a été édité, traduit et commenté par les soins diligents de Mireille Armisen-Marchetti (MAM ci-après). Une introduction de 26 pages y est suivie d'une bibliographie sélective – à laquelle manque seulement, par la force des choses, la toute récente édition traduite (en italien) et commentée de l'ensemble de l'œuvre par Chiara Ombretta Tommasi (Rome, 2017, 615 pages) –, puis de la liste des sigles utilisés et d'un utile sommaire du livre II, qui manifeste bien la place centrale et dominante, au sein du projet apologétique d'Arnobe, des longues considérations sur l'âme et sur l'eschatologie qui en occupent les ch. 15 à 65. Après quoi viennent le texte, avec sa traduction (p. 1-81), puis un très riche commentaire

linéaire, en petit corps, de 205 pages (ici commodément rejeté en intégralité à la fin du volume, plutôt qu'en bas de page pour certaines notes et en fin d'ouvrage pour d'autres, comme il arrive parfois, malheureusement et malcommodément, dans la CUF). Deux *indices, Verborum* et *Nominum*, parachèvent ce très beau livre, dont la réalisation matérielle a fait l'objet d'une attention qui devient trop rare.

L'introduction examine d'abord la place du livre II dans l'économie de l'œuvre, avec le statut de digression que lui reconnaît son auteur lui-même, ce qui n'empêche évidemment pas que plusieurs liens rattachent au livre I et au reste du traité les considérations philosophiques ici déployées. Puis le livre II est daté, selon la chronologie varronienne, de l'an 297, après un examen convaincant des hypothèses successives. Est ensuite évaluée la culture d'Arnobe dans ce livre : Cicéron et Virgile, Cornelius Labeo et Varron, et surtout la philosophie platonicienne (en lecture parfois probablement directe), mais aussi épicurienne (Lucrèce) et stoïcienne (avec un « savoir sommaire », p. XIX), ainsi que les doxographes ; très sagement, MAM ne cherche pas à dénicher à toute force des sources précises derrière des idées générales devenues opinions communes au fil du temps. La culture scripturaire d'Arnobe, elle, s'avère plutôt ténue ; mais il connaît bien Tertullien. Après quoi sont présentés « les adversaires d'Arnobe dans le livre II », question délicate ; en 15, 1, MAM défend avec pertinence la conjecture d'Orsini *bonis [...] uiris* (contre le *nouis* de Gelenius, usuellement retenu, et tout récemment encore par Chiara Tommasi, en *op. cit.*, p. 188-190), une formule à prendre ici avec ironie, bien sûr, et qui correspondrait bien à un syncrétisme philosophique, volontiers attaqué par Arnobe, à dominante platonicienne. Enfin sont rappelés les principes suivis pour l'édition, et l'existence d'une traduction non publiée du livre II par Henri Le Bonniec, dont MAM s'est quelquefois inspirée, dit-elle, tout en recherchant une plus grande rigueur. On regrettera seulement, dans cette introduction à la fois concise et riche, très informée, l'absence de toute valorisation proprement « littéraire » du livre II – où l'on pouvait rappeler, au passage, le développement au ch. 4 d'un « argument du pari » qui n'est pas sans annoncer Pascal ; le commentaire de MAM, p. 92-93, montre ce qu'il doit à la connaissance par le professeur Arnobe du raisonnement par l'*utilitas* dans la rhétorique antique. Une liste des divergences de la présente édition par rapport au texte critique de référence (celui de Concetto Marchesi) aurait également été commode ; de même pour les conjectures, personnelles ou suggérées par Jean Soubiran, qui sont justifiées en notes.

Accompagné de sa traduction française, le texte latin, on l'a dit, occupe 81 pages doubles. Il repose sur un apparat positif très clair, offre une ponctuation impeccable, et a été revu avec un soin évident par l'éditrice et par ses réviseurs, Paul Mattei et Jean Soubiran. La traduction, pour laquelle MAM revendique humblement la seule vertu de fidélité au texte (p. XXXII), est en fait un modèle non seulement à cet égard-là, mais pour la qualité de l'expression : jusque dans les passages les plus austères, elle ne sent jamais l'huile, et le Recenseur ne l'a jamais prise en faute ; lorsque des choix peuvent surprendre (en 3, 1, par exemple, le *iudicium* des manuscrits, contre *iudicem* pour Einar Löfstedt, plus évident à première vue), ils sont parfaitement justifiés dans les notes *ad locum*. Ces notes elles-mêmes fournissent, notamment pour le long exposé philosophique sur l'âme, tous les éclaircissements et rapprochements voulus, et attestent une maîtrise exhaustive de la pensée antique ; la doxographie chrétienne, à travers les Apologistes principalement, n'échappe pas plus à MAM que la doxographie païenne, ce qui n'étonne pas de la part d'une spécialiste reconnue de la philosophie ancienne et de son expression en latin. Rien n'est laissé dans l'ombre, jusque dans le domaine de la langue et du vocabulaire, et, si l'on peut toujours ajouter des données à un commentaire (par exemple sur la condamnation des guerres de conquête chez les auteurs chrétiens en 1, 2, p. 84), la CUF n'a pas

vocation à « épuiser » les parallèles à la manière, par exemple, des commentaires de Groningue sur les *Métamorphoses* d'Apulée. Seul léger regret : que, si « l'amont » d'Arnobe est ici magnifiquement exploré, son « aval » ne soit, sauf exception, guère pris en compte ; par exemple, qu'il n'ait pas été davantage tiré parti de l'anthropologie de l'élève d'Arnobe que fut Lactance, telle que l'a notamment étudiée Michel Perrin, ou que ne soit pas relevée la postérité d'une satire comme celle de 66, 3 (sur l'impossible retour au passé dépassé) chez un Prudence (dans le *Contre Symmaque*, 2, 277 sq). On rappellera aussi, pour les Oracles chaldaïques ici fort sollicités, l'intérêt du livre majeur de Hans Lewy, réédité en 2011 avec de riches compléments dus à Michel Tardieu (Paris, Institut d'études augustiniennes). Mais ces broutilles n'empêchent nullement de saluer l'exceptionnelle richesse de ce commentaire fouillé, dont la lecture en continu, jamais fastidieuse, est une fête pour l'intellect, et permet de mesurer (notamment à l'examen des positions d'Arnobe sur l'âme, au fil de notes souvent longues et circonstanciées) la richesse culturelle de l'Afrique à l'époque impériale. Cette richesse n'aboutit d'ailleurs pas au psittacisme : un développement comme celui des ch. 20-25 sur l'enfant sauvage se signale ainsi par une puissance d'évocation qui, pour être nourrie de lectures, n'en manifeste pas moins l'originalité d'Arnobe – dont la puissance oratoire se déploie par ailleurs très brutalement et efficacement dans l'obsédante anaphore des ch. 39-43, où telles imprécations (41, 2) raviraient nos « vegans », et qui a la sagesse, pas forcément si courte, de proclamer éloquemment les limites de la raison humaine face aux mystères divins. L'admirable ouvrage de MAM lui rend ici pleine justice à tous égards, et place fort haut la barre pour les éditeurs des livres restants (IV et V) – ce dont nul ne se plaindra.

Vincent Zarini.

Claudien, *Œuvres*, tomes III, Poèmes politiques (399-404), et IV, Petits poèmes, texte établi et traduit par Jean-Louis Charlet (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2017 et 2018, (t. 3) l et 415 pages, (t. 4) xci et 24 pages.

Parus à un an d'intervalle, ces deux volumes, succédant au tome I (1991), consacré au *Rapt de Proserpine*, et au tome II (2000), consacré aux Poèmes politiques écrits de 395 à 398, sont chronologiquement si proches l'un de l'autre que leur consacrer une unique recension nous a semblé aller de soi. Avec eux s'achève, grâce au travail à tous égards admirable de Jean-Louis Charlet, la publication des œuvres complètes de Claudien dans la Collection des Universités de France. Le recenseur ne peut que reprendre à son compte les éloges adressés ici même en 2002 au premier volume des Poèmes politiques par Vincent Zarini. L'érudition dont fait preuve l'auteur, tant dans les « Introductions » et « Analyses » précédant les poèmes que dans les presque surabondantes « Notes complémentaires » exceptionnellement copieuses, est proprement confondante : qu'il s'agisse d'histoire (bien entendu prédominante dans les œuvres politiques, qui comprennent notamment les fameuses autant que virulentes invectives contre Eutrope ainsi que les trois éloges de Stilicon et l'*epyllium* chantant le *Bellum Geticum*), ou de littérature et tout spécialement de poésie, J.-L. Charlet a manifestement tout lu de ce qui, de près ou de loin, concerne « son » poète, et l'on est en particulier émerveillé, pour ne pas dire incrédule, en lisant, aux pages xx-xl du tome IV, le chapitre consacré à « La réception de l'œuvre de Claudien », où il montre avec maestria à quel point cette œuvre fut ce qu'on pourrait appeler un *best seller*, tout d'abord bien sûr dans l'Antiquité tardive (où il a su en déceler au moins des traces chez Paulin de Nole, Rutilius Namatianus, Martianus

Capella, Prosper d'Aquitaine, Cyprianus Gallus, Marius Victorius, Sidoine Apollinaire, Paulin de Périgueux, Ennodius, Avitus, Arator et Fortunat, et jusqu'à ce Flavius Mérobaude dont l'œuvre très fragmentaire et restée longtemps confidentielle, en France tout au moins, n'a été éditée et traduite, par François Ploton-Nicollet, que dans une thèse soutenue en 2008 et codirigée, il est vrai, par J.-L. Charlet et Vincent Zarini), mais aussi dans la période carolingienne, ensuite tout au long du Moyen Âge et bien entendu à l'époque humaniste dans la littérature néo-latine dont l'éditeur est un des meilleurs spécialistes, et plus tard encore, chez les poètes de la Pléiade et chez Agrippa d'Aubigné, qui le convoque comme « esthète de la violence », puis à l'époque baroque définie comme une *aetas Claudianea*, enfin au XIX^e^ siècle encore, où l'on vit paraître un centon de 509 hexamètres tiré de toutes les œuvres de Claudien, et même au XX^e^, dans une pièce de théâtre publiée en 1923, dont Claudien est tout simplement le protagoniste ! « Puisse ce panorama, inévitablement incomplet à partir du Moyen Âge, donner une idée de l'importance culturelle de Claudien ! », écrit en conclusion J.-L. Charlet. Sans aucun doute, mais il donne aussi et surtout une idée de l'extraordinaire puissance de travail de l'auteur, jointe à une perspicacité à nulle autre pareille et à « une admirable et confondante maîtrise de la poésie latine et de l'Antiquité tardive », comme l'écrivait V. Zarini dans sa recension du tome II – à quoi il faudrait ajouter « ainsi que des littératures postérieures » ! Un seul (léger) regret peut-être, concernant le célèbre poème sur le Phénix : on pouvait s'attendre à une confrontation serrée de ce très beau texte avec son homologue attribué à Lactance ; or on ne trouve pas cette confrontation, l'auteur se bornant à suggérer, p. 145, que c'est peut-être bien ce dernier (dès lors non lactantien) qui est une imitation de celui de Claudien auquel il serait bel et bien postérieur – pourquoi pas, bien sûr ? Mais on reste un peu sur sa faim.

Il faut naturellement souligner la richesse du véritable commentaire, à peu près exhaustif, que constitue le double appareil des annotations infrapaginales et surtout, nous l'avons dit, des notes complémentaires, qui sont si nombreuses qu'on pourrait presque les qualifier de surabondantes : les moindres problèmes textuels, les moindres difficultés interprétatives y font l'objet d'un examen minutieux, qui témoigne d'une connaissance approfondie de tout ce qui a pu être écrit sur Claudien, et qui se trouve rassemblé dans les deux bibliographies précédant texte et traduction. On peut en dire autant, concernant les *Carmina minora*, de l'examen, comptant 12 pages, de leur tradition manuscrite fort complexe (complétant les 40 pages consacrées à celle, non moins complexe, des *Carmina maiora* dans le tome II) et des problèmes que pose la constitution de ce recueil passablement disparate, à propos duquel se pose notamment la question de savoir s'il faut ou non y voir une édition posthume voulue par son protecteur Stilicon.

Du texte établi avec une telle science il ne saurait évidemment être question dans une simple recension : si un doute sur le choix de telle ou telle leçon peut surgir ici ou là, c'est le cas pour n'importe quelle édition, et celle-ci est en tout état de cause irréprochable ; tout au plus pourrait-on regretter que les apparats critiques soient très souvent négatifs ; mais ils sont si fournis et si précis que l'on ne saurait en tenir rigueur à l'éditeur. Reste la traduction, réalisée en vers blancs selon les principes exposés p. VIII du tome II ; elle est d'une grande qualité, que le recenseur, ayant eu à traduire de la même façon plusieurs extraits de Claudien (et d'autres poètes tardifs) pour une *Anthologie* collective de la poésie latine à paraître en 2020, a été particulièrement à même d'apprécier – et d'admirer comme elle le mérite.

Au total (puisque total il y a maintenant), Jean-Louis Charlet a eu le grand mérite de procurer, en quatre étapes décisives, une édition traduite et très richement commentée des œuvres complètes d'un poète dont l'incontestable courtisanerie et le fréquent recours à ce qu'on appelle aujourd'hui la « langue de bois » peuvent

parfois irriter, mais qui n'en est pas moins, avec Ausone et Prudence, l'un des « trois grands » de la poésie latine tardive. La tâche était redoutable. Elle a été menée à bien, et « le Claudien de Charlet » sera pour longtemps l'édition de référence.

René Martin.

Arator, *Histoire apostolique*, texte établi, traduit et commenté par Bruno Bureau et Paul-Augustin Deproost (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2017, CXCII et 494 pages.

Une riche introduction présente d'abord, de façon très documentée, la vie du poète (p. VII-XXII), puis son œuvre (p. XXII-LXIV) : la signification du titre, *Historia Apostolica*, mieux attesté dans la tradition manuscrite, plutôt que *de Actibus Apostolorum*, transmis par le manuscrit de Milan A, et qui convient à une célébration de la geste des deux Apôtres plutôt qu'à un simple commentaire versifié des *Actes* ; et la mise en forme épique d'un commentaire biblique, la poésie dévoilant le sens prophétique du récit en recomposant et en découpant le texte de façon sélective : le livre I propose un schéma ecclésiologique autour de Pierre et le livre II un schéma missionnaire autour de Paul. La troisième partie (p. LXIV-XCII) expose l'exégèse d'Arator : comment le poète passe de la *littera* à la *res mystica* selon les règles de l'exégèse patristique latine. Les questions de langue, prosodie et métrique sont traitées dans une quatrième partie (p. XCII-CV) : après quelques brèves remarques sur la langue et la prosodie (attention, p. XCVI, le *i* de *cupis* est bref comme celui de *capis* ! – et je ne suis pas sûr qu'Arator soit aussi scrupuleusement classique qu'on ne le suppose), près de neuf pages sont consacrées à la métrique. On aurait pu mettre le fort pourcentage de dactyles troisièmes (59,35 %) en rapport avec la tendance initiée par Stace (54,20 % dans l'*Achilléide*) et Valérius Flaccus (51,95 %), et prolongée dans l'Antiquité tardive par Sédulius (54,89 %) et Dracontius (*Rom.* 54,13 %) ; attention, à la p. C, pour Silius Italicus, on attribue au schéma SSSD le pourcentage du schéma SSSS (9,68 %), alors que Ceccarelli donne en fait 4,58 % pour SSSD, ce qui est déjà beaucoup pour ce schéma habituellement rare. En ce qui concerne la fréquence des clausules non canoniques, il ne faudrait pas opposer Arator au seul Paulin de Nole, mais au groupe métriquement et culturellement lié à lui, comme je l'ai montré ailleurs, auquel il appartient avec Ausone et Prudence (cf. aussi, pour d'autres raisons, Aviénus) ; pour les césures, je suis gêné que la diérèse ou ponctuation bucolique soit assimilée à une césure (mais la notion de césure est si controversée et si fluctuante !). J'ai admiré la fine analyse métrique de 1, 214-215 (p. CV) ; on aurait pu donner encore plus de relief à cet exemple en soulignant que le schéma métrique ici répété (SSDD) est l'un des plus rares de l'hexamètre latin. Le long développement sur la transmission du texte (p. CV-CLXXVIII) est très documenté et très précis ; il éclaire une tradition manuscrite fort complexe, sans oublier l'histoire des éditions imprimées, mais il me semble qu'il y a une contradiction entre la notice du Par. lat. 8092 (p. CLXIV) et la note à 2, 444 (p. 354) à propos d'un ajout de 19 vers qui aurait mérité un commentaire plus fouillé, et d'autre part le stemma de la p. CXLI ne rend pas compte de tout ce qui a été dit précédemment (en particulier de la date des manuscrits) et celui de la p. CLXV n'est pas très lisible. Au total, la nouvelle édition, qui donne les pièces dans l'ordre dans lequel les auteurs pensent qu'elles figuraient dans le *codex* remis à Vigile, puis dans les éditions qui ont circulé du vivant du poète, présente 124 lieux variants, d'une importance plus ou moins grande, avec les éditions McKinlay et Orbán (tableaux des p. CLXXIII-CLXXVII ; on pourrait y ajouter 1, 753 *ductor*). Il est bien sûr impossible de les discuter dans le

cadre de cette recension (rapides indications plus loin), mais peut-on, au v. 6 de la lettre à Vigile (voir la note correspondante p. 188), préférer la leçon de la tradition indirecte (Aldhelm) au consensus de tous les manuscrits conservés ? Une bibliographie succincte (douze pages : p. CLXXIX-CXC) complète cette riche introduction avant le *conspectus siglorum*.

Dans l'édition, un apparat biblique a été joint à l'apparat critique (semi-négatif, ce qui est normal avec un tel nombre de manuscrits). Cet apparat, qui n'est pas toujours clair, ne concorde pas toujours avec les notes (e. g., pour 2, 283, la note p. 336 parle de deux manuscrits alors que l'apparat en mentionne trois, et même quatre si on néglige les *orthographica*) ; la notation *uel* sur un manuscrit introduit une variante (*uaria lectio*), signe de contamination, et non une glose comme l'apparat l'indique trop souvent. Je regrette qu'il soit muet (p. 9) sur le titre de l'ouvrage, pourtant amplement discuté dans l'introduction ; de même, on aurait aimé connaître les garants de *serunt* en 1, 100 et l'absence d'unité critique *rursus / -um* en 2, 97 (p. 79) se déduit de la note correspondante p. 319 : y a-t-il d'autres omissions de ce genre ? Selon les règles de la collection, la traduction française fait face au texte latin (petite distorsion entre les deux p. 70-71). Certains choix des éditeurs sont séduisants comme *clauum* en 1, 75, *creans* en 1, 340 (justification p. 229), *lauteque* en 1, 572, l'athétisation de 1, 592, *ductor* en 1, 753, *surda* en 2, 87, *ad Abram* en 2, 283, *subsistet* en 2, 362, *eloquii* en 2, 371, *ait* en 2, 435, *ualens* en 2, 481, *multo* en 2, 490, *scenis factor* en 2, 514, *uergentibus* en 2, 545 (excellente note p. 365-366), *deprensa* en 2, 683, *ibi* en 2, 952, *populo* et *prius* en *Parth.* 29 et 87, et peut-être les réfections de 1, 373 à 377 et *Parth.* 47-48, mais beaucoup moins celle des v. 118-122 du livre 2 (p. 81 et note p. 322), avec un apparat qui ne prend pas en compte cette réfection et ne mentionne ni la suppression de *Deus* ni la correction de *ueniens* en *uenit*. D'autres choix emportent moins l'adhésion : la correction *caelo* avec *potiturus* en 1, 27, *cui* en 1, 92, *quem probat* en 1, 108, *reparet* en 1, 300, *darent* en 1, 460, *decedente* en 1, 714, *leuans* en 1, 770, *nullus* en 1, 789, *cardinibus* en 1, 904, *surda* en 2, 87, *possunt* en 2, 103, *Lystrae* en 2, 157, *subtrahat* en 2, 332, *cum qui* en 2, 366, *audere* en 2, 441, *schemate* en 2, 494 malgré l'argumentation des p. 359-360, *qua e* en 2, 792, *delecta* en 2, 831, *Paule… uitabis* en 2, 1058-1059, *regi* en 2, 1078, *sedet, stratas* en 2, 1087, *liqueris* en 2, 1109, *furit* en 2, 1171, *refotus* en 2, 1187, *speculetur… omnis* en 2, 1227, *paretur* et *rumpunt* en *Epist. Flor.* 4 et 21, *fulgit … posceret* en *Parth.* 17, 22 ; et le seul ms. A est peut-être trop privilégié : *fulgit* pour *surgit* en 1, 14, *sacrum* en 1, 28, *uacuam manum* en 1, 252, *plebes* en 1, 312, *quam* en 1, 313, *nec* en 1, 948, *sint* en 2, 201, *probet* en 2, 360, *contulit* et *sancto* en 2, 600, *Redemptor* en 2, 779, *sensus* en 2, 1204.

La traduction est généralement précise, même si elle tend parfois à la paraphrase (e. g. en 1, 410 ou 2, 233), et souvent élégante ; mais pourquoi *beati Petri* est-il traduit par "Paul" (p. 7, sommaire du livre I, XXI) ? En 1, 325 (p. 27), on traduit *sola* alors qu'on choisit *tota* dans le texte latin et qu'on le justifie par une note (p. 228) et en 2, 1176-1177, la version française ne correspond pas à la ponctuation du texte latin correspondant (p. 144). Un détail : la traduction (justifiée) de *sophista* par « maître de sagesse » (2, 484, p. 102) aurait mérité deux mots de commentaire pour le lecteur non averti.

Le commentaire, ecdotique (où je regrette que l'on s'appuie plus souvent sur la notion subjective de « manuscrits fiables » que sur la prise en compte de ce que représente tel manuscrit compte tenu de sa position dans la transmission du texte), linguistique, stylistique, littéraire (même si je ne suis pas convaincu par tous les rapprochements proposés, e. g. en 2, 690, p. 380-381), historique (excellentes notes sur les diacres, à propos de 1, 552-554, p. 249-250 ou sur le martyr Étienne, p. 256-258, à propos de 1, 586-623), théologique, est très riche (280 pages : p. 187 à 466 !).

Il répond largement aux attentes du lecteur, même si parfois on peut être tenté d'y faire quelques ajouts, la matière étant infinie : ainsi, à propos d'un passage sur la soif ou la faim de l'or (1, 422-427, commentaire p. 236), on aurait pu mettre en parallèle le fameux passage de Virgile (*Aen.* 3, 56-57) : « Quid non *mortalia pectora* cogis, / *auri* sacra *fames* » ; indiquer en 1, 471 (p. 240) que la clausule *praemia uitae* est lucrétienne (3, 899…), ou que le passage de Prudence (*Cath.* 11, 92) mis en parallèle avec 1, 594 vise précisément les Juifs, comme chez Arator. À propos de 1, 893 (p. 285), le poème 6 traditionnellement attribué à Paulin de Nole (louange de Jean-Baptiste) est présenté comme authentique alors qu'ailleurs, suite à la dernière édition de Paulin, il est donné comme apocryphe. Une petite coquille vient troubler la démonstration de la note à 2, 41 (p. 312) : il faut lire « la fréquence de l'expression *et extemplo* », et non *et exemplo* et la référence Damas. *carm.* 78, 8 [Ihm !] à 2, 928 (p. 408) renvoie à un texte qui n'est pas de Damase (même observation pour Damas. *epigr.* 74, 5-6, p. 437 à propos de 2, 1186 et Damas. *carm.* 99, 7-10, p. 456 à propos de *Parth.* 66).

Ces critiques ou suggestions de détail n'altèrent pas la qualité d'ensemble de ce gros volume, riche en outre d'un *index personarum* (p. 467 à 473, qui n'intègre pas les noms de personnes citées dans le texte latin) et d'un *index locorum* (p. 474-491) fort utiles. Au total, B. Bureau et P.-A. Deproost apportent, par leur édition, par leur traduction et surtout par leur très riche commentaire, une contribution importante aux études sur l'*Historia apostolica* d'Arator.

Jean-Louis Charlet.

Sources chrétiennes

Ambroise de Milan, *La Fuite du siècle* (Sources chrétiennes, 576) : introduction, texte critique et notes par Camille Gerzaguet : Paris, Cerf, 2015, 379 pages.

Le volume présenté par C. Gerzaguet est issu de sa thèse de doctorat soutenue en 2012. Comme elle l'explique dans son avant-propos (p. 7-11, en particulier p. 9-10), cet ouvrage est la « version remaniée et partielle » de sa thèse, puisque certaines questions, amplement détaillées dans divers articles ou contributions, sont résumées ; d'autre part « le commentaire développé » qui accompagnait la thèse paraîtra dans la collection *Monothéismes et philosophie* chez Brepols.

Le *SC* 576 compte une Introduction (p. 13-148) qui aborde successivement plusieurs points : Le chapitre 1, « La structure du *De fuga saeculi* : unité et diversité de l'œuvre » (p. 15-51), s'interroge sur la structure du traité, perçue de prime abord, comme « composite », pour reprendre l'expression de G. Nauroy. À y regarder de plus près, C. Gerzaguet en conclut, avec raison, à une « composition symphonique », dont elle explique les différents mouvements et la progression, récapitulés p. 33, et surtout p. 49-51 (plan d'ensemble), mettant ainsi en lumière « la cohérence cachée de passages a priori décousus » (p. 48).

Le chapitre 2 (p. 53-84) s'attache au double travail d'Ambroise : « Des prédications au livre, d'un public à l'autre » ; l'évêque de Milan doit à la fois « prêcher et publier », et, pour ce faire, réutilise ses homélies dans ses textes en y faisant des allusions, en évoquant notamment les lectures liturgiques. Cette réélaboration conduit à s'interroger sur le public visé par Ambroise, sans doute assez large à l'oral, composé de chrétiens à divers stades de leur vie spirituelle et peut-être aussi de

païens (p. 58-59), mais chrétien, plus initié et cultivé, à l'écrit, puisque l'influence néoplatonicienne est très nette dans le *De fuga.* Délibérément, Ambroise y intègre « à une place stratégique d'un point de vue rhétorique l'ultime attaque contre la philosophie de Platon » (p. 68). « La publication du *De fuga saeculi*, précise C. Gerzaguet (p. 70), peut donc être comprise comme une mise au point pour des baptisés qui mêleraient à leur foi les idées néoplatoniciennes ».

La méthode de travail d'Ambroise en deux temps, celui d'abord des homélies, puis celui de la réélaboration en vue de la publication, rend difficile la datation du *De fuga.* Dans son chapitre 3 « Une œuvre publiée dans les dernières années » (p. 73-84), après avoir examiné les diverses hypothèses de datation, C. Gerzaguet en déduit qu'« un point de convergence semble se dessiner autour des années 395-396 » et que le *De fuga,* n'est pas une « œuvre de transition, mais une œuvre de conclusion » (p. 84).

Le chapitre 4 se focalise sur « La fuite du siècle dans le *De fuga saeculi* » (p. 85-116), en étudiant le passage de « l'héritage philosophique à la réappropriation chrétienne » de la *fuga saeculi* (p. 87-101), le rôle primordial de « la Bible au fondement de la *fuga saeculi* » (p. 101-109), avec la mise en valeur, dans une exégèse allégorique, de figures emblématiques comme Jacob ou David. Mais surtout, la *fuga saeculi* s'avère être l'« anticipation et [la] préparation du siècle à venir ». Et l'auteure de conclure : « La fuite du siècle ambrosienne réside donc dans cette tension entre le salut déjà acquis et la gloire à venir qui est, en réalité, celle de l'eschatologie chrétienne depuis le Nouveau Testament » (p. 116).

Le chapitre 5 étudie la tradition manuscrite et l'histoire du texte (p. 117-146) : deux familles de manuscrits (« française » et « germano-italienne »), importance d'un nouveau témoin (*L* = Lucca, bibl. capitolare, 14, f. 82r-103v, copié à Milan entre 860 et 875), problème soulevé par le titre, les éditions anciennes et moderne (K. Schenkl, 1897), principes éditoriaux du *SC* 576, listes des modifications (nombreuses) apportées à l'édition de Schenkl et des Mauristes (p. 135-139), stemma (p. 141). Suivent une « Note complémentaire » sur la postérité du *De fuga saeculi* (p. 142-146) ainsi qu'une bibliographie abondante (p. 149-182).

La traduction du texte, hormis quelques points de détail sur lesquels on pourrait discuter, est très claire, élégante et agréable à lire. On regrettera toutefois l'anachronisme de la traduction de *cetus*, monstre marin, par « baleine » en 4, 19 (p. 230, l. 15 et 18), et, ponctuellement, quelques petites « trahisons » : en 4, 21 (p. 234, l. 7 et 11), deux mots traduisent le même *lubricus* ; en 7, 41 (p. 272, l. 15) corriger le *faciam* en *facie* ; en 7, 42 (p. 274, l. 14, *uentrem*), mieux vaudrait traduire par « ventre » plutôt que par « entrailles », comme ailleurs dans le texte (p. 272, l. 13) ; en 8, 46 (p. 282, l. 18), corriger le *Christum* en *Christus* ; en 8, 47 (p. 284, l. 12 et 13), traduire deux fois *defectio* ; en 8, 51 (p. 292, l. 16), être plus précis pour traduire *miscui* ; en 9, 55 (p. 296, l. 3), traduire *Sodomitanis* pour conserver la répétition du latin. Suivent une liste de 39 notes critiques justifiant les choix de la nouvelle édition, ainsi que, en annexe, le texte et la traduction ponctuellement modifiée des passages du *De fuga et inuentione* de Philon, cités dans l'apparat des sources (p. 333-355). Viennent après les *indices* (scripturaire, auteurs anciens, parallèles ambrosiens).

Ces quelques petites imperfections n'enlèvent rien à la qualité d'ensemble du travail d'autant plus que C. Gerzaguet a su trouver le juste milieu entre une érudition exhaustive, passionnante, mais souvent superflue dans la Collection des Sources Chrétiennes – ce qu'ont parfois fait, par le passé, certains éditeurs des œuvres d'Ambroise – et la science absolument nécessaire à la compréhension du traité ambrosien dont elle livre les mystères.

Aline Canellis.

Vetus Latina

Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Thomas J. Bauer ; 17, *Euangelium secundum Marcum*, edidit Jean-Claude Haelewyck, fascicule 8 : Mc 11,14-13,5, p. 561-640, fascicule 9 : Mc 13,6-14,43, p. 641-720 et fascicule 10 : Mc 14,44-fin, p. 721-842 : Fribourg-en-Brisgau, Herder, 2018.

L'édition des traductions vieilles latines de l'évangile de Marc est désormais achevée avec ces fascicules, de manière toujours aussi minutieuse. Je reprendrai seulement l'avertissement que j'avais déjà donné à propos des fascicules précédents : dans les péricopes qu'ils ont en commun, Matthieu, Marc et Luc rapportent souvent les mêmes événements et les mêmes paroles de manière très proche, et des incertitudes d'attribution sont inévitables. JCH semble avoir décidé que dans ce cas Marc peut être retenu comme source même si l'attribution à un autre synoptique est encore plus nette. C'est du moins ce que j'ai constaté à propos de la lettre 73, 16, 2 de Cyprien de Carthage. Cyprien cite ainsi une parole de Jésus : *Multi uenient in nomine meo dicentes : ego sum Cristus, et multos fallent* (*seducent* dans deux manuscrits). JCH retient ce texte, avec sa variante, alors que le texte de Marc 13,6 comporte seulement *ego sum* sans *Christus*, tandis que Matthieu, en 25,4, donne le même texte avec *Christus*. Diercks, l'éditeur de cette correspondance, donne déjà pour référence les deux évangélistes ; cela a probablement influencé le choix de JCH. Raison de plus pour souhaiter que l'édition de Matthieu et de Luc dans la *Vetus Latina* soit rapidement entreprise.

Michel Poirier.

Éditions diverses

Lucrèce, *La Naissance des choses*, édition critique et traduction par B. Combeaud, préface de M. Onfray : Bordeaux, Mollat, 2015, 687 pages.

Voici à nouveau un ouvrage, magistral, de B. Combeaud, dont nous venons d'apprendre avec tristesse la disparition. Après sa remarquable édition des *Œuvres complètes* d'Ausone, parue chez Mollat en 2010, B. Combeaud propose cette fois une édition complète de Lucrèce en vers rimés, intitulée *La naissance des choses* (la note 1 de la page 494 en justifie le choix).

Elle est précédée d'une « Préface » de M. Onfray (p. 7-15) qui développe ses réflexions sur l'athéisme de Lucrèce, d'après lui impossible en son temps, sur le caractère peut-être achevé du poème latin (idée qu'il dit partager avec B. Combeaud) et, plus que sur les sources épicuriennes, sur l'idée d'un Lucrèce dont le corps, à la différence du corps malade d'Épicure, aurait été « sans illusion », « dans le monde » et dès lors « tragique » comme le dit B. Combeaud (p. 14).

Dans son « Avant-Propos » (p. 17-31), B. Combeaud part effectivement de la biographie du poète : « une vie réduite à un nom » ou à la notice « insidieuse » de saint Jérôme (p. 17), et il rétablit sa famille patricienne et son amour de la science ; quant à sa vie cachée, n'illustre-t-elle pas la recommandation épicurienne du λάθε